



HAL
open science

Ériger les cours d'eau en frontières. Ṭabarī (839-923) et les confins iraniens, entre héritages mythiques et écriture de l'histoire impériale islamique

Camille Rhoné-Quer

► **To cite this version:**

Camille Rhoné-Quer. Ériger les cours d'eau en frontières. Ṭabarī (839-923) et les confins iraniens, entre héritages mythiques et écriture de l'histoire impériale islamique. *Frontières spatiales, frontières sociales au Moyen-Âge*, Editions de la Sorbonne, pp.59-75, 2021, Histoire ancienne et médiévale, 979-10-351-0656-0. hal-03558175

HAL Id: hal-03558175

<https://hal.science/hal-03558175>

Submitted on 3 Jul 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial 4.0 International License

Ériger les cours d'eau en frontières

Ṭabarī (839-923) et les confins iraniens,
entre héritages mythiques et écriture
de l'histoire impériale islamique

Camille RHONÉ-QUER

La thématique des frontières paraît inépuisable, notamment en ce qui concerne le *Dār al-Islām* de l'époque médiévale, que l'on peut aborder à travers de nombreux prismes : place du *jihād* dans les discours des élites politiques et religieuses, rapports à l'autre, processus de construction étatique, dialectique centre-périphérie, dimensions spatiales de la frontière, etc. C'est à travers cette dernière approche, et tout en dépassant la seule géographie historique¹, que nous nous proposons d'entrer dans le sujet, à partir d'une étude de cas portant sur une forme spécifique de frontière : les cours d'eau, plus particulièrement ceux situés dans l'Iran nord-oriental et dans son voisinage centrasiatique immédiat, un territoire considéré longtemps comme l'une des marges du monde islamique². Faut-il les concevoir comme des confins (du latin *confinis*, « qui a la même limite », à partir de *cum finis*), à savoir « les extrémités communes de deux territoires³ » ou encore les « parties d'un territoire, placées à l'extrémité de ce territoire et à la frontière d'un autre⁴ » ? Ou plutôt comme un seuil, au sens d'« espace d'étendue restreinte qui établit un lien entre deux autres espaces topographiquement contigus mais topologiquement disjoints⁵ » ?

1. André Miquel, *La géographie humaine du monde musulman jusqu'au x^e siècle*, vol. 3, Paris/La Haye/New York, Mouton/EHESS, 1980, p. 225.

2. Camille Rhoné, « Les émirs d'Iran nord-oriental face aux steppes turques (ix^e-xi^e siècle) : entre légitimation, confrontation et cohabitation », dans Giovanna Calasso, Gulianno Lancioni (dir.), *Dār al-islām/dār al-ḥarb. Territories, People, Identities*, Leyde, Brill, 2017, chap. 12, p. 235-257.

3. « Confins, les mots et les lieux », *Confins*, 24, 2015, § 2, en ligne : <https://journals.openedition.org/confins/10330> (consulté le 24 novembre 2020).

4. « Confins », *Littre*, en ligne : <https://www.littre.org/definition/confins> (consulté le 24 novembre 2020).

5. Denis Retaillé, « Seuil », dans Jacques Lévy, Michel Lussault (dir.), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin, 2013, p. 916b.

La question du rôle des cours d'eau en contexte frontalier étant extrêmement vaste, nous nous concentrerons sur la chronique universelle de Ṭabarī (839-923), intitulée *Tārīḥ al-rusūl wa-l-mulūk* (*Histoire des prophètes et des rois*)⁶. S'il est très souvent cité comme référence, cet érudit musulman, réputé autant pour son commentaire du Coran que pour son œuvre d'historien, n'a pas encore fait l'objet d'une étude approfondie sur sa contribution à la construction épistémique de la frontière nord-orientale. Pourtant, Abū Ja'far Muḥammad b. Jarīr b. Yazīd al-Ṭabarī est l'une des figures centrales de la production historiographique dans l'entourage des califes abbassides (750-1258), dont l'œuvre imprègne durablement les mentalités et le bagage sapientiel des élites et des milieux savants du monde islamique médiéval, qui reconnaissent sa valeur de son vivant⁷. Il a vécu de longues années à Bagdad, au contact de la cour califale, centre de production et de diffusion de la représentation officielle du *Dār al-Islām*. Il est également familier du monde iranien, par sa famille, originaire du Ṭabaristān⁸, région située au sud de la mer Caspienne, et par sa formation intellectuelle, qui lui donne accès à de nombreuses œuvres récipiendaires des traditions et savoirs de l'empire perse sassanide. Son propos reflète le contenu des sources, textuelles notamment, qu'il a eues à sa disposition, sa propre vision de l'histoire, et non son expérience personnelle du terrain : en effet, les nombreux voyages et séjours qu'il a effectués (à Rayy, Bagdad, en Syrie, Palestine, Égypte) dans le cadre, entre autres, du *ṭalab al-'ilm* (quête du savoir), ne semblent pas l'avoir conduit dans la région qui nous intéresse ici⁹. Parmi les événements qu'il rapporte sur les cours d'eau frontaliers dans la région, seuls deux, concernant le fleuve de l'Amou Darya, ont lieu de son vivant. Il faut dire qu'à l'époque où Ṭabarī rédige sa chronique, la *mamlakat al-Islām* (« terres où s'exerce le gouvernement

6. Ṭabarī, *Tārīḥ al-rusūl wa-l-mulūk*, éd. par Michael Jan De Goeje, *Annales quos scripsit Abu Djafar Mohammed ibn Djarir at-Tabari*, Leyde, Brill, 1879-1901, 15 vol. ; trad. anglaise par Ehsan Yarshater, *The History of al-Ṭabarī*, Albany, State University of New York Press, 1985-2007, 40 vol. Pour une approche plus large du rôle des cours d'eau en contexte frontalier, voir Camille Rhoné-Quer, « Notes pour une histoire des fleuves en Orient médiéval. L'Amou Darya, une frontière du monde islamique? », dans Viola Allegranzi, Valentina Laviola (dir.), *Texts and Contexts. Ongoing Researches on the Eastern Iranian World (Ninth-Fifteenth C.)*, Rome, Pubblicazioni dell'Istituto per l'Oriente C. A. Nallino, 2020, p. 53-77.

7. Boaz Shoshan, *Poetics of Islamic Historiography. Deconstructing Ṭabarī's History*, Leyde, Brill, 2004, p. xxvi-xxvii.

8. L'une des villes majeures du Ṭabaristān est Āmul, où Ṭabarī est né ; toutefois, il ne s'agit pas de la ville homonyme évoquée plus bas dans le présent article.

9. Clifford E. Bosworth, « al-Ṭabarī », *Encyclopédie de l'Islam*, 2^e éd. (désormais *EF*), Leyde, Brill, 1960-2005 (consulté le 24 novembre 2020).

de l'Islam ») inclut des régions comme le Ferghana et le Shāsh et dépasse donc les limites non seulement de l'Amou Darya, mais aussi du Syr Darya.

De manière générale, l'analyse quantitative et qualitative des informations fournies par Ṭabarī au-delà de sa seule époque montre qu'il accorde une place prééminente à l'Amou Darya¹⁰, dès les premiers volumes de son ouvrage, et qu'il exclut presque totalement les autres cours d'eau de la région. L'Amou Darya est présenté en tant que *nahr Balḫ* (« la rivière de Balkh ») ou, assez souvent, sous la très épurée et laconique forme *al-nahr*¹¹, possiblement en écho à l'expression *Mā warā' an-nahr* (« ce qui est au-delà du fleuve »), expression attribuée aux conquérants arabes des I^{er}-VII^e siècles¹². Cette terminologie rend parfois difficile son identification dans la somme gigantesque que constitue le *Tārīḥ*¹³. La plupart des autres cours d'eau de la région, si présents dans le paysage et objets d'enjeux géographiques majeurs, semblent être des impensés dans le texte de Ṭabarī. Il évoque plusieurs épisodes d'affrontements militaires ayant lieu dans des espaces riverains des cours d'eau, mais les situe par rapport aux localités, villes ou villages (comme Khujanda, sur la rive gauche du Syr Darya¹⁴), et non près de ces cours d'eau qui, pourtant, jouent un rôle indéniable dans les affrontements. On sait en effet par d'autres textes que fleuves et rivières sont des obstacles pour la marche des armées ou, au contraire, des lieux de circulation, mais aussi des sources d'approvisionnement en eau, voire en nourriture et en autres matériaux issus de la flore et de la faune ; ils peuvent enfin être utilisés comme une arme, les détournements des cours d'eau permettant d'inonder ou d'assoiffer le camp adverse. Le Talas (en arabe *Ṭarāz*) et la célèbre bataille de 751 ne sont pas mentionnés par Ṭabarī, qui ne localise pas non plus la victoire de l'émir samanide Ismā'il b. Aḥmad au même endroit face au khāqān turk en 280h/893, même s'il en rapporte l'issue prestigieuse. Le Syr Darya¹⁵ (nommé notamment *Sayḥūn* dans les

10. Rhoné-Quer, « Notes pour une histoire des fleuves », art. cité, p. 53-77.

11. Par exemple, Ṭabarī, *Tārīḥ*, *op. cit.*, vol. 2, p. 1023-1025 ; trad. vol. 22, p. 166-168.

12. Wladimir Barthold, « Mā warā' al-nahr », *EP* (consulté le 24 novembre 2020) ; Robert Haug, *The Eastern Frontier. Limits of Empire in Late Antique and Early Medieval Central Asia*, Londres/New York, I. B. Tauris, 2019, p. 3-4 et 10-11.

13. La présente étude ne peut donc prétendre à l'exhaustivité quant au regard de Ṭabarī sur l'Amou Darya. Le toponyme Jayḥūn n'est pas utilisé par Ṭabarī ; celui de Sayḥūn non plus (pour le Syr Darya).

14. Ṭabarī, *Tārīḥ*, *op. cit.*, vol. 2, p. 1439, 1442-1444, 1446, 1448 ; trad. vol. 24, p. 169-171, 173-175, 177 et 179.

15. Wladimir Barthold, Clifford Edmund Bosworth, « Sir Darya. In the Early and Mediaeval Periods », *EP* (consulté le 24 novembre 2020).

textes islamiques médiévaux), le Zérafshan (*nahr Šughd*) ou encore l'Indus (désigné sous les termes *Mihrān*, *Sind*, *Panjāb*) sont inexistants. Quant au *Nahr al-Šāš*, il n'intervient en tant qu'espace frontalier qu'en deux occasions ; et il est peut-être alors confondu avec le *Syr Darya*, en raison de leur proximité géographique.

En nous focalisant sur le cas de l'Amou Darya, nous nous demanderons si cet auteur fondateur pour l'historiographie de l'Islam médiéval érige les cours d'eau en frontières dans le nord-est de l'empire islamique : sont-ils intégrés dans un processus de construction étatique et de mise en récit de cette construction ? Sous quel jour présente-t-il les pratiques frontalières éventuellement spécifiques à cet élément du paysage naturel ? Il s'agira d'identifier aussi bien les processus narratifs que les pratiques symboliques associées à ces espaces hydriques, afin de comprendre les enjeux de cette mise en récit et les rapports des sociétés et des pouvoirs islamiques à leurs frontières. Après avoir analysé la dimension fondatrice du passé iranien préislamique dans le récit du chroniqueur, nous montrerons que, dès avant l'Islam, l'Amou Darya apparaît comme l'élément central d'une représentation du territoire dont le califat est l'héritier, ce fleuve constituant un véritable seuil. Enfin, nous nous interrogerons sur les marques de l'emprise politique et la matérialité de la frontière fluviale dans les premiers siècles de l'Islam.

Manūčīhr : de la « fondation » de la frontière à la figure islamisée du roi protecteur

Ṭabarī intègre le califat dans la continuité de l'histoire du monde depuis sa création et le présente comme l'héritier des figures héroïques et mythiques, tel Manūčīhr. Dans cette perspective, l'Amou Darya est avant tout la frontière à défendre face aux *Turks*, comme à l'époque de l'Iran mythique préislamique. L'historien fait ainsi de la figure générique du *Turk* l'ennemi, alors qu'il a parfaitement connaissance de la réalité des brassages ethnolinguistiques, déjà anciens, lorsqu'il écrit. Le combat de Manūčīhr en est la pierre angulaire.

Mythe et frontière politiques

La première occurrence de l'Amou Darya (*nahr Balḥ*) au début de l'ouvrage de Ṭabarī, dans la partie sur les rois de l'Iran préislamique, donne toute son importance à sa fonction frontalière. L'auteur intègre l'épisode issu de la tradition orale iranienne, dont on connaît surtout la version fixée plus tard par écrit par Firdawsī dans son *Šāh-nāma* (vers l'an 1000)¹⁶. Dans ce récit sur les affrontements entre les descendants d'Afrīdūn/Ferēdūn¹⁷, Manūčīhr, descendant et vengeur d'Īrāj, combat Afrāsiyāb/Frāsiyāb, descendant de Ṭūj, dans le Ṭabaristān. La frontière fluviale est clairement posée comme frontière politique entre deux royaumes et son franchissement est interdit :

Manūčīhr et Frāsiyāb se mirent d'accord pour établir une frontière/ limite [*ḥadd*] entre leurs deux royaumes là où arriverait la flèche [*sahm*] tirée par l'un des compagnons de Manūčīhr, Ariššibāṭīr [Āraš]. Quel que soit l'endroit où cette flèche tomberait, près des terres des Turks [*bilād al-turk*], ce serait la frontière entre eux, qu'aucun d'entre eux ne devrait traverser. Ariššibāṭīr prit une flèche et la lança. Il était si fort et puissant que sa flèche alla du Ṭabaristān jusqu'à la rivière de Balkh [l'Amou Darya]. Parce que la flèche était tombée là, la rivière de Balkh devint la frontière entre les Turks et les enfants de Ṭūj d'une part, les enfants d'Īraj et les habitants du Fārs d'autre part. Ainsi, grâce au tir d'Ariššibāṭīr, les guerres entre Manūčīhr et Frāsiyāb prirent fin¹⁸.

La décision fondatrice de Manūčīhr et l'exploit mythique de son archer tiennent un rôle important dans la constitution de l'imaginaire sur l'empire islamique. Plusieurs hypothèses peuvent expliquer que cet épisode figure dans l'œuvre de Ṭabarī, que ce soient les origines géographiques de l'auteur (le Ṭabaristān) ou son accès aux ouvrages fixant par écrit l'héritage culturel de l'Iran préislamique. En effet, Ṭabarī s'appuie sur des textes arabes inspirés eux-mêmes de textes de l'époque préislamique, des textes pahlavis circulant encore à son époque¹⁹. Dans son récit, Ṭabarī relaie aussi l'image des Turks incarnant la figure de l'ennemi, ce qui est là

16. Mohammad Mokri, *Les frontières du nord de l'Iran. Caucase, Asie centrale. Mythologie, histoire et mémoires*, Paris, Geuthner, 2004, p. 76.

17. Aḥmad Tafazzoli, « Ferēdūn », *Encyclopaedia Iranica*, 2012 [1999], en ligne : <https://iranica-online.org/articles/feredu-> (consulté le 24 novembre 2020).

18. Ṭabarī, *Tāriḥ*, *op. cit.*, vol. 1, p. 435-436 ; trad. (revue par l'autrice) vol. 3, p. 23-24.

19. Mohsen Zakeri, « Al-Ṭabarī on Sasanian History: a Study in Sources », dans Hugh Kennedy (dir.), *Al-Ṭabarī. A Medieval Muslim Historian and His Work*, Princeton, The Darwin Press, 2008, p. 27-40.

aussi un élément de continuité avec l'époque qui a précédé les conquêtes arabo-musulmanes.

Depuis le ^{xx}e siècle, les débats sont nombreux sur l'interprétation de la dichotomie entre Iraniens et Turks, souvent assimilée à la dichotomie entre Īrān et Tūrān, deux termes qui ne sont toutefois pas utilisés par Ṭabarī. Ce dernier, lorsqu'il s'approprie ce mythe fondateur, présente cette opposition comme celle entre les enfants respectifs de Ṭūj et d'Īraj. Il emploie toutefois explicitement les ethnonymes et ethno-toponymes : l'Amou Darya est ici la frontière entre les Turks et le peuple du Fārs, tandis que Ṭūj est appelé « Ṭūj le Tur²⁰ ». Les reproches formulés par Manūčīhr quelques années plus tard vis-à-vis de ses sujets, qui ont renoncé à défendre leurs terres et en ont donc perdu au profit des Turks²¹, ou encore le fait que Manūčīhr dénonce la convoitise des Turks sur ses terres²², renforcent l'idée de l'association entre l'ethnonyme « turk » et la figure de l'ennemi. Manūčīhr commande des armes pour que ses sujets les combattent à ses côtés²³.

Ṭabarī emploie donc l'ethnonyme « turk » de manière extrêmement générique, s'inscrivant ainsi dans une représentation dichotomique des populations et souverainetés dans la région. L'Amou Darya est explicitement érigé en frontière entre Turks et Persans, la figure du roi se trouvant systématiquement associée à l'organisation de la défense du territoire.

Le devoir de défense du territoire au cœur du contrat politique

Dans le texte de Ṭabarī, les rois de l'Iran préislamique jouent ainsi un rôle essentiel dans la narration. Manūčīhr, précurseur dans le *Tārīḥ* de la défense du territoire²⁴, est une des figures royales au centre de la chronique, en particulier dans la mise en scène des devoirs, militaires ou autres, confiés à un bon roi²⁵.

Plusieurs éléments dans le texte de Ṭabarī suggèrent un lien étroit entre les motifs narratifs concernant l'Iran mythique préislamique, d'une

20. Ṭabarī, *Tārīḥ*, *op. cit.*, vol. 1, p. 433-434 ; trad. vol. 3, p. 23.

21. *Ibid.*, vol. 1, p. 436 ; trad. vol. 3, p. 24.

22. *Ibid.*, vol. 1, p. 438-439 ; trad. vol. 3, p. 26. Comparer avec *ibid.*, vol. 2, p. 1428 ; trad. vol. 24, p. 158-159.

23. *Ibid.*, vol. 1, p. 438-439 ; trad. vol. 3, p. 26.

24. Michael Whitby, « Al-Ṭabarī : the Period before Jesus », dans Kennedy (dir.), *Al-Ṭabarī*, *op. cit.*, p. 23.

25. *Ibid.*, p. 24.

part, l'histoire de l'Orient d'époque islamique et la construction de l'idéal de pouvoir califal, d'autre part. Cet idéal est marqué, entre autres, par la théorie sur le *jihād* et sur la dichotomie *Dār al-Islām/Dār al-kufr* formalisée par les juristes de l'entourage des califes abbassides depuis la fin du VIII^e siècle, mais Ṭabarī laisse une large place au souverain universel incarné, ici, par le roi iranien Manūčīhr. Le portrait du dirigeant idéal, dans l'Iran mythique, met notamment en avant ses fonctions protectrices²⁶. Ainsi Manūčīhr, peu après avoir fait établir la frontière face aux Turks au niveau de l'Amou Darya, prononce un discours sur le bon gouvernement et les conditions de la légitimité d'un souverain. L'obéissance des sujets est la condition de leur protection par ce dernier²⁷. Le champ lexical de la guerre, tel qu'il apparaît dans la bouche de Manūčīhr, avec l'emploi de termes tels que *mujāhadat*, *jihād*, ou *taḡhr*²⁸, recèle de nombreuses similitudes avec les récits sur la guerre contre les infidèles à l'époque islamique. L'œuvre de Ṭabarī garde ainsi la mémoire du devoir quasi mythique de défense de la frontière fluviale, à une époque où l'Amou Darya a depuis longtemps été intégré dans les limites du *Dār al-Islām*, ces dernières atteignant les régions du Ferghana et du Šāš, bien plus au nord-est.

Dans ce contexte de mise en avant des thématiques frontalières, l'Amou Darya apparaît clairement comme une zone à la fois de confins et de seuil : il existe un décalage entre l'esprit général du texte de Ṭabarī, où l'Amou Darya est présenté de manière récurrente comme une zone menacée ou d'affrontements armés, et la réalité des délimitations territoriales de l'empire islamique à l'époque où il écrit, qui intègrent au sein de l'émirat samanide, à partir de l'an 287h/900, l'Amou Darya, longtemps disputé entre puissances musulmanes régionales rivales. De fait, les terres bordant l'Amou Darya sont une zone d'interpénétration entre les pouvoirs et populations des deux rives, le lit du fleuve constituant dans le même temps un véritable seuil.

26. Ce pan de l'historiographie moderne est fort vaste. Voir par exemple Saul Shaked, Zabihollah Safa, « Andarz », *Encyclopaedia Iranica*, *op. cit.*, en ligne : <https://iranicaonline.org/articles/andarz-precept-instruction-advice> (consulté le 24 novembre 2020); Djalal Khaleghi-Motlagh, « Adab i. Adab in Iran », *ibid.*, en ligne : <https://iranicaonline.org/articles/adab-i-iran> (consulté le 24 novembre 2020); Charles-Henri de Fouchécour, *Moralia*, Paris, Recherche sur les civilisations, 1986; Jaakoo Hämeen-Anttila, *Khwadāynāmag. The Middle Persian Book of Kings*, Leyde, Brill, 2018.

27. Ṭabarī, *Tārīḫ*, *op. cit.*, vol. 1, p. 437; trad. vol. 3, p. 25.

28. *Ibid.*, vol. 1, p. 436; trad. vol. 3, p. 24.

L'Amou Darya, entre confins et seuil

Les terres riveraines de l'Amou Darya constituent « une surface relevant conjointement des deux espaces en interface » et s'insèrent dans une histoire où « des empires conquérants ou menacés [...], malgré leurs tentatives récurrentes de fixer leurs frontières, se sont trouvés contraints de gérer des zones fragiles (les « marches »), au contrôle à la fois décisif et difficile²⁹ ».

Des confins intérieurs au Dār al-Islām

L'Amou Darya sert en plusieurs occasions de délimitation entre divers espaces confiés à des gouverneurs détenteurs du pouvoir islamique officiel. Les enjeux touchent aux dimensions matérielles de l'exercice du pouvoir, telles que la perception des impôts. Ṭabarī fait état, en 96h/714-715, de deux chefs arabes, ou *mawla*, souhaitant se partager le *kharāj* de part et d'autre de la « rivière de Balkh³⁰ », à un moment où la conquête de la Transoxiane est loin d'être achevée. Cet épisode fait écho à l'organisation des provinces orientales de l'empire près d'un siècle plus tard, le Khorasan et la Transoxiane étant placés chacun sous l'autorité d'un gouverneur distinct, en particulier lors de la mise en place des émirs tahirides et samanides, à partir des années 819-821. De fait, à l'époque de la régionalisation des pouvoirs et de l'affirmation des émirats iraniens indépendants, au ix^e siècle, l'Amou Darya constitue une frontière politique doublée d'une zone de confins. L'épisode bien connu de l'affrontement entre les dirigeants saffaride (ʿAmr b. al-Layṭ) et samanide (Ismāʿīl b. Aḥmad), en 287h/900, montre que ce fleuve constitue une véritable frontière intérieure au *Dār al-Islām* :

Le mercredi 25 jumādā I 287 [mercredi 28 mai 900], le pouvoir [califal] [*sulṭān*] reçut un rapport disant qu'Ismāʿīl b. Aḥmad avait capturé ʿAmr b. al-Ṣaffār et pillé son camp [*istabāḥa ʿaskara-hu*]. L'histoire de ʿAmr et Ismāʿīl était la suivante : ʿAmr avait demandé au calife [*sulṭān*] de le nommer gouverneur de Transoxiane, et [le calife] lui avait confié ce governorat. Pendant que ʿAmr demeurait à Nichapour, al-Muʿtaḍid lui avait envoyé des robes d'honneur et l'étendard concernant [son governorat] sur la Transoxiane. Lorsque ʿAmr partit combattre [*li-muḥārabat*] Ismāʿīl b. Aḥmad, ce dernier lui écrivit : « Tu gouvernes [*qad walayta*] déjà une vaste région, tandis que je n'ai dans les mains que la Transoxiane et suis

29. Jacques Lévy, « Confins », dans Id., Lussault (dir.), *Dictionnaire de la géographie*, op. cit., p. 221b.
30. Ṭabarī, *Tārīḥ*, op. cit., vol. 2, p. 1291 ; trad. vol. 24, p. 15.

[dans] une marche frontalière [*taghr*]. Aussi, contente-toi de ce que tu as entre les mains et laisse-moi rester dans cette zone frontalière [*‘utrukni muqim[an] bi-hada al-taghr!*] » ‘Amr refusa³¹.

Sont alors évoqués l'affrontement à Balkh entre les deux camps, la déroute de ‘Amr puis sa capture par les combattants au service d’Ismā’il. À l’époque, c’est la Transoxiane dans son entier qui est présentée par Ismā’il comme un *taghr*, une marche exposée aux ennemis (turks), et non plus l’Amou Darya, situé en retrait de cette région « marginale ». Longtemps, pourtant, le fleuve constitue un seuil au-delà duquel l’emprise du pouvoir islamique est très incertaine.

Un seuil vers les terres des Turks ou des non musulmans

Dans le texte de Ṭabarī, le fleuve marque le seuil vers le pays des Turks³², ces derniers étant ainsi désignés par un ethnonyme globalisant. Cette idée de seuil est déjà présente dans la narration de l’histoire de l’Iran légendaire et préislamique, mais aussi lors de l’arrivée des conquérants arabomusulmans dans la région. Ainsi, le shāh sassanide Yazdagird III, fuyant les Arabes dans les années 650, « franchi[t] le fleuve pour [aller se réfugier] en direction du Ferghana et des Turks [*qaṭa’a al-nahr ‘ilā farghāna wa-l-turk*]³³ ». L’Amou Darya constitue un seuil vers un autre espace politique, celui du roi des Turks, qui impose sa souveraineté dans le Mā warā’ an-nahr : lorsque Yazdagird fuit les conquérants arabes, le fait qu’il franchisse l’Amou Darya et entre ainsi dans les terres du roi des Turks est présenté comme la condition pour que ce dernier lui accorde sa protection ainsi qu’une aide matérielle pour le lancement d’une expédition militaire punitive en Cisoxiane³⁴.

L’Amou Darya, dans le texte de Ṭabarī, garde sa fonction de seuil vers une terre hostile ou insoumise jusqu’à une date avancée du VIII^e siècle. Au-delà du fleuve se trouve une zone à conquérir par les armes, ce qui explique aussi qu’en plusieurs occasions les armées campent sur ses rives³⁵. Quelques épisodes offrent un aperçu de la progression territoriale des conquérants arabomusulmans en Transoxiane et permettent de percevoir l’impact de ce cours d’eau dans la représentation que se fait Ṭabarī de l’espace dans l’est

31. *Ibid.*, vol. 3, p. 2194 ; trad. (revue par l’autrice) vol. 38, p. 84.

32. *Ibid.*, vol. 2, p. 1477 ; trad. vol. 25, p. 13, *sub* 106h/724-725.

33. *Ibid.*, vol. 1, p. 2689 ; trad. vol. 14, p. 59.

34. *Ibid.*, vol. 1, p. 2686 ; trad. vol. 14, p. 56.

35. *Ibid.*, vol. 2, p. 1512, 1532, 1584 ; trad. vol. 25, p. 50, 71, 121.

de l'empire islamique. Ainsi, dès 51h/671-672, al-Rabī b. Ziyād al-Ḥārīṭī aurait franchi l'Amou Darya et fait du butin en Transoxiane³⁶. L'Amou Darya apparaît comme un front pionnier, dont la rive gauche doit être islamisée, ce dont témoigne un épisode mentionné sous l'année 110h/728-729 : « On rapporte qu'Ašras [b. 'Abd Allāh al-Sulamī] avait dit, quand il était gouverneur du Khorassan, "Cherchez-moi un homme de piété et d'excellence, afin que je puisse l'envoyer en Transoxiane pour les inviter à embrasser l'islam [*fā-yad'ū-hum 'ilā al-islām*]"³⁷. » Alors que Boukhara et Samarcande, ainsi que d'autres villes situées en Transoxiane, ont été prises depuis plusieurs années, le motif de l'islamisation de leurs habitants contribue ici à faire de l'Amou Darya une frontière religieuse.

Plusieurs outils narratifs permettent à Ṭabarī d'inscrire les fleuves de la région dans un imaginaire de l'expansion de l'Islam se fondant, entre autres, sur l'héroïsation de quelques figures. Le franchissement de l'Amou Darya est ainsi inséré dans le genre des *awā'il* (« les premiers [à avoir accompli un acte donné] »), genre qui serait apparu au milieu du ix^e siècle³⁸, donc du vivant de Ṭabarī. La mention du « premier musulman à boire l'eau de la rivière » et à avoir « fait deux prostrations au-delà de la rivière [*wa-ṣallā man warā' al-nahr rak'atīna*]"³⁹ » donne à voir le premier geste de pénétration des musulmans en Transoxiane. Quelques années plus tard, en 61h/680-681, c'est une figure féminine qui apparaît parmi les personnages « pionniers » en lien avec le franchissement de l'Amou Darya, alors qu'elle accompagne son mari lors d'une campagne vers Samarcande : « Salm⁴⁰ sortit avec 'Umm Muḥammad⁴¹ bt 'Abd Allāh b. 'Uthmān b. Abī al-'Āṣ al-Thaqafī. C'était la première femme arabe à être emmenée de l'autre côté de la rivière [de l'Amou Darya]⁴². » Le fils issu de cette union, né pendant la campagne, reçoit le nom d'al-Ṣughdī (« le Sogdien », la Sogdiane se

36. *Ibid.*, vol. 2, p. 156; trad. vol. 18, p. 163-164.

37. Ṭabarī, *Tārīḥ*, *op. cit.*, vol. 2, p. 1507; trad. (revue par l'autrice) vol. 25, p. 46.

38. Les mentions d'*awā'il* dans des textes d'autres genres littéraires semblent exister dès le viii^e voire le vii^e siècle : Albrecht Noth, *The Early Arabic Historical Tradition. A Source-Critical Study*, 2^e éd., Princeton, Darwin Press, 1994, p. 104.

39. Ṭabarī, *Tārīḥ*, *op. cit.*, vol. 2, p. 156; trad. vol. 18, p. 163-164 (*sub* 51h/18 janvier 671-7 janvier 672).

40. Salm b. Ziyād, également connu sous le nom d'Abū Ḥarb. Nommé à la tête du Sistan et du Khorassan par le calife Yazīd b. Mu'āwiyah en 61h/680-681 (Ṭabarī, *Tārīḥ*, *op. cit.*, vol. 2, p. 392; trad. vol. 19, p. 184).

41. 'Umm Muḥammad est mentionnée uniquement lors de cette campagne (*ibid.*, trad. vol. 19, p. 187, n. 614).

42. *Ibid.*, vol. 2, p. 393; trad. vol. 19, p. 187.

trouvant en Transoxiane)⁴³, ce qui souligne le retentissement de la progression territoriale des conquérants arabo-musulmans. Le franchissement de l'imposant cours d'eau et la naissance du fils dans l'outre-fleuve semblent marquer l'entrée dans un autre monde, celui des Sogdiens, et souligner les perspectives d'appropriation (de biens matériels, de territoires) et de domination. Le franchissement d'une rivière fait partie des *topoi* récurrents dans les récits rapportant les hauts faits militaires et Albrecht Noth a suggéré qu'il fallait peut-être chercher dans la bataille du Pont (Euphrate, vers 13h/634) l'origine de ce *topos*⁴⁴.

Ces récits, dont les enjeux sont multiples (relater des faits, divertir, défendre des intérêts individuels ou de lignages⁴⁵), contribuent à l'édification des lecteurs de Ṭabarī. En proposant des modèles héroïques, l'auteur souligne implicitement le contraste avec les sujets qui, dans le califat, refusent de contribuer à l'expansion de l'Islam au-delà des frontières fluviales. Un épisode rapporte les réticences très fortes des habitants de Balkh en 106h/724-725 face aux injonctions conquérantes des généraux : ces derniers s'efforcent de « contraindre les gens à sortir [de la ville] [*an yahrujū al-na's ilay-hi*]⁴⁶ ». Suit le récit de la préparation de la bataille qui a lieu à al-Barūqān⁴⁷, puis Ṭabarī ajoute : « Naṣr envoya un message aux habitants [*ahl*] de Balkh leur disant : "Vous avez pris vos gratifications ; par conséquent [*qad aḥadtum a'tyātakum*], rejoignez votre commandant [*amīr*] qui a déjà franchi l'Oxus [*fā-qad qaṭa'a al-nahr*]!"⁴⁸. » Par la suite, les deux camps s'affrontent. Les propos du général témoignent de la réticence des populations locales à franchir les seuils fluviaux et du fait qu'elles préfèrent rester sur les terres situées en Cisoxiane, jugées plus sûres : « Je ne laisse pas derrière moi quelque chose de plus inquiétant pour moi qu'un groupe de gens qui restent à l'arrière, avec les cous parfumés, lorgnant de derrière les murs les femmes des combattants du *jihād* [*nisā' al-mujāhidīn*]⁴⁹. » Les populations ou les troupes locales n'adhèrent guère à l'idéal du *ghazw*, sans que l'on sache ici si cette réticence reflète une absence de désir de guerroyer ou un rejet de l'autorité des califes omeyyades. La lâcheté des habitants de « l'arrière » contribue en outre à mieux mettre en valeur les mérites des

43. *Ibid.*, vol. 2, p. 394 ; trad. vol. 19, p. 188.

44. Albrecht Noth, *The Early Arabic Historical Tradition*, op. cit., p. 134-135.

45. *Ibid.*, p. 106-108.

46. Ṭabarī, *Tārīḥ*, op. cit. vol. 2, p. 1473 ; trad. vol. 25, p. 10.

47. Village à six miles de Balkh ; ce village fut peut-être le centre de l'armée musulmane à l'époque, après la destruction de Balkh par Qutayba quelques temps auparavant.

48. *Ibid.*, vol. 2, p. 1473 ; trad. vol. 25, p. 11.

49. *Ibid.*, vol. 2, p. 1477 ; trad. (revue par l'autrice) vol. 25, p. 13.

armées arabo-musulmanes, parties en plusieurs occasions en terre hostile après avoir franchi l'Amou Darya.

*Au-delà du fleuve : le domaine de l'incertitude
et de la vulnérabilité*

Jusqu'à une date avancée, en effet, l'outre-fleuve apparaît comme dangereux pour les troupes musulmanes et leurs dirigeants, ce dont témoignent les événements de 102h/720-721, à l'époque de Sa'ïd Khudayna⁵⁰. Une dizaine d'années plus tard, la position des Arabo-musulmans est toujours présentée comme fragile, lorsque le gouverneur du Khorassan, al-Junayd, reçoit cette mise en garde : « Le maître du Khorassan ne [devrait pas] franchir le fleuve [Amou Darya] avec moins de 50 000 [hommes]⁵¹. » La destruction des bateaux met en péril des troupes coincées en Transoxiane⁵², tandis que la multiplication des campagnes militaires successives (vers Samarcande, Kišš, Tirmidh, etc.) jusqu'au début des années 110h/fin des années 720 atteste la difficulté avec laquelle la domination islamique s'affirme en Transoxiane⁵³. Ces campagnes durent parfois plusieurs années⁵⁴. Dans ce contexte, la Cisoxiane revêt la fonction de lieu de refuge, même s'il est parfois nécessaire de conserver des otages⁵⁵ jusqu'à Balkh pour s'assurer de la possibilité de franchir l'Amou Darya et de quitter une Transoxiane présentée comme dangereuse. La Cisoxiane elle-même est menacée en plusieurs occasions⁵⁶, le fleuve ne suffisant pas à barrer le passage à l'ennemi :

D'après 'Alī : Ašras partit faire campagne [*ḥaraja Ašras ghāzi[an]*] et s'arrêta à Āmul, où il séjourna trois mois. Il envoya Qaṭan b. Qutayba b. Muslim, qui traversa le fleuve [*'abara al-nahr*] avec dix mille [hommes]. Puis les gens [*ahl*] d'al-Sughd et de Boukhara, accompagnés par le Khāqān et les Turks, s'approchèrent, assiégeant Qaṭan dans son camp qui était protégé par un fossé. Le Khāqān commença à choisir un cavalier chaque jour qui traverserait le fleuve avec un groupe de Turks. Un groupe [de Turks] suggéra : « Attaque leurs animaux pendant qu'ils sont dessellés ». Si bien

50. *Ibid.*, vol. 2, p. 1428 ; trad. vol. 24, p. 158-159.

51. *Ibid.*, vol. 2, p. 1532-1533 ; trad. vol. 25, p. 71-72, sub 112h/730-731.

52. *Ibid.*, vol. 2, p. 1031 ; trad. vol. 22, p. 175.

53. *Ibid.*, vol. 2, p. 1040-1042, 1145-1155 ; trad. vol. 22, p. 188-190, XXIII, 90-99.

54. *Ibid.*, vol. 2, p. 1040-1042, 1080 ; trad. vol. 22, p. 188-190, XXIII, p. 29.

55. *Ibid.*, vol. 2, p. 1080 ; trad. vol. 23, p. 29.

56. *Ibid.*, vol. 2, p. 1767 ; trad. vol. 26, p. 117.

qu'ils traversèrent et firent des raids [*fā-'abarū wa-'aghārū 'alā sarḥ al-nās*] tandis que les gens [de Cisoxiane] étaient dispersés⁵⁷.

Les combats se poursuivent ensuite à Āmul, située sur la rive gauche de l'Amou Darya⁵⁸. Dans ce contexte, les rives des cours d'eau sont aussi le lieu d'une mise en scène des affrontements, voire des tentatives d'intimidation.

Mise en scène de la frontière et du face-à-face

Ṭabarī décrit à plusieurs reprises le face-à-face des troupes adverses, qui évitent le contact direct grâce à la rivière. Il est l'occasion de mesurer les forces et la motivation de l'adversaire. Ainsi, en 93h/711-712, Qutayba b. Muslim se dresse face au Khwarezm Shah, chacun demeurant sur l'une des deux rives de l'Amou Darya, respectivement à Hazārasp et al-Fil (Kāt), pendant une période qui semble consacrée à la négociation des conditions de soumission du Khwarezm Shah⁵⁹. À la fin des années 730, dans le contexte de délitement du pouvoir omeyyade dans les confins orientaux du califat, l'échange de quelques tirs de flèches avec les Türgesh fait des victimes de part et d'autre du Nahr al-Šāš et permet également de mesurer les forces de l'ennemi⁶⁰. Escarmouches, vols de bétail de la part des Turks constituent autant de défis et de contestations symboliques de la démarcation constituée par la rivière. Le franchissement du cours d'eau, non par les hommes, mais par leurs flèches, confère une forte dimension symbolique (voire morale?) à ce type d'affrontements.

La rive est également l'un des lieux d'exposition des cadavres ennemis ou d'exhibition des têtes⁶¹. Ainsi à Tirmidh, conquise par les Arabomusulmans en 85h/704-705, « [le conquérant de la ville] Mūsā partit, et on emporta les têtes [des ennemis turks et de leurs alliés] à al-Tirmidh, où on les installa sous forme de deux pyramides [*jūsaqayn*] se faisant face⁶² ». Une trentaine d'années plus tard, Naṣr b. Ṣayyār affronte à son tour les

57. *Ibid.*, vol. 2, p. 1512; trad. (revue par l'autrice) vol. 25, p. 50, *sub* 110h/728-729.

58. « [Les combattants arabes] suivirent les Turks et les combattirent à Āmul jusqu'à ce qu'ils aient récupéré ce que les Turks détenaient » (*ibid.*, vol. 2, p. 1512; trad. vol. 25, p. 50).

59. *Ibid.*, vol. 2, p. 1238; trad. vol. 23, p. 185-186.

60. *Ibid.*, vol. 2, p. 1689; trad. vol. 26, p. 25-26.

61. Abbès Zouache, « Têtes en guerre au Proche-Orient. Mutilations et décapitations, v^e-vi^e/xi^e-xii^e siècles », *Annales islamologiques*, 43, 2009, p. 206-210; Id., « Corps en guerre au Proche-Orient (fin v^e-vii^e/xi^e-xiii^e siècle) », *Annales islamologiques*, 48/1, 2014, en ligne : <https://www.ifao.egnet.net/anisl/043/09/> (consulté le 24 novembre 2020), § 62-64.

62. Ṭabarī, *Tārīḥ*, *op. cit.*, vol. 2, p. 1155; trad. vol. 23, p. 99.

Türgesh, appuyés par des troupes arabes, et parvient à s'emparer de leur commandant, Kūrşul (Kūr-şul, Kōl-čur). Naşr ordonne son exécution puis le fait crucifier sur le bord de la rivière : l'exhibition du corps du chef ennemi sur les rives du nahr al-Şāş vise à marquer le statut frontalier du cours d'eau et à décourager toute velléité adverse de le franchir, à une époque où les Türgesh ont pénétré en Sogdiane depuis 102h/721⁶³ et où le pouvoir omeyyade continue de se déliter.

Les cours d'eau de l'Iran nord-oriental constituent certes des frontières symboliques, mais ils ne sont pas pour autant dépourvus de matérialité.

La matérialité de la frontière fluviale

Franchir le fleuve, un défi matériel et politique

L'Amou Darya constitue un obstacle physique : la profondeur et la largeur du fleuve, ainsi que la puissance du courant, expliquent le faible nombre de gués. La réalité géomorphologique complique les opérations militaires impliquant le franchissement du fleuve⁶⁴. Comme une partie des combattants des armées porte des cottes de mailles, ils s'exposent à la noyade s'ils traversent avec leur armure⁶⁵, ou sont vulnérables face aux ennemis s'ils traversent sans. En dehors des périodes de gel, lors desquelles il est possible de passer aisément le fleuve⁶⁶, une importante logistique est déployée pour les opérations de franchissement, comme Ṭabarī le laisse entrevoir :

Pendant l'été de l'année 105h [723-724], Muslim fit une expédition militaire [*ghazā*], mais ne réalisa pas de conquête et s'en retourna. Les Turks le poursuivirent, le rattrapèrent pendant que ses hommes traversaient la rivière de Balkh. Tamīm était à la tête de l'avant-garde et 'Ubayd Allāh b. Zuhayr b. Ḥayyān à la tête de la cavalerie de Tamīm et ils protégèrent les hommes jusqu'à ce qu'ils aient traversé [la rivière]⁶⁷.

63. *Ibid.*, vol. 2, p. 1689-1691 ; trad. vol. 26, p. 25-27, *sub* 121h/738-739. Hamilton Alexander Rosskeen Gibb, *The Arab Conquests in Central Asia*, New York, AMS Press, 1970 [1923], p. 61. Wladimir Barthold, *Turkestan Down to the Mongol Invasion*, Cambridge, Cambridge University Press, 2007 [1968], p. 191-192.

64. Gibb, *The Arab Conquests*, *op. cit.*, p. 1.

65. Ṭabarī, *Tārīḥ*, *op. cit.*, vol. 2, p. 1154 ; trad. vol. 23, p. 98. Rhoné-Quer, « Notes pour une histoire des fleuves », art. cité, p. 70-73.

66. Ṭabarī, *Tārīḥ*, *op. cit.*, vol. 3, p. 777 ; trad. vol. 31, p. 24.

67. *Ibid.*, vol. 2, p. 1462-1463 ; trad. (revue par l'autrice) vol. 24, p. 193.

L'utilisation de bateaux est également mentionnée en quelques occasions, notamment à Tirmidh⁶⁸. En contexte guerrier, ils sont employés essentiellement pour le transport. Ainsi Umayya b. 'Abd Allāh, vers 77h/696-697, se trouve un temps coincé en Transoxiane et contraint à la paix avec les Boukhariotes après que ses bateaux, avec lesquels il était passé d'une rive à l'autre, ont volontairement été détruits par le feu⁶⁹. Toutefois, Ṭabarī fait aussi état d'une bataille fluviale, en 117h/735-736, lors d'affrontements entre musulmans. Le combat a lieu sur l'Amou Darya et dans les environs immédiats de Tirmidh, cette dernière étant assiégée par al-Ḥārīt b. Surayj, un opposant aux Omeyyades : après quelques échanges de tirs de flèches, les deux camps s'affrontent en combat rapproché sur les bateaux (*safīnat*)⁷⁰. L'Amou Darya devient ici un véritable champ de bataille, un front au sens de « ligne de contact entre deux forces antagonistes⁷¹ ».

Les marques de l'emprise politique sur la frontière fluviale

Ṭabarī témoigne également des efforts des dirigeants islamiques pour contrôler cet espace stratégique, en décrivant des aspects du paysage architectural militaire : les rives sont protégées au niveau des gués par des forteresses, peu nombreuses eu égard à la longueur du fleuve et au nombre de points de passage mentionnés, par exemple, par al-Muqaddasī (une vingtaine). Ṭabarī en mentionne seulement trois, les fortifications d'al-Fil/Kāt (au Khwarezm)⁷², de Zamm et surtout de Tirmidh⁷³. La surveillance des cours d'eau et surtout des gués est institutionnalisée à travers la nomination de responsables du bac⁷⁴ ou de gouverneurs locaux. En 125h/742-743, Naṣr b. Ṣayyār nomme par exemple un fidèle, Muqātil b. 'Alī al-Sughdī, comme *wāli* (gouverneur) à Āmul, l'un des points de passage majeurs sur l'Amou Darya⁷⁵. L'enjeu est de taille, ce que souligne le texte de Ṭabarī, qui

68. *Ibid.*, vol. 3, p. 81 ; trad. vol. 27, p. 205.

69. *Ibid.*, vol. 2, p. 1022, 1024, 1031 ; trad. vol. 22, p. 165, 167, 175.

70. *Ibid.*, vol. 2, p. 1584 ; trad. (revue par l'autrice) vol. 25, p. 120-121.

71. Georges Prévélakis, « Front », dans Lévy, Lussault (dir.), *Dictionnaire de la géographie, op. cit.*, p. 412a.

72. Ṭabarī, *Tārīḥ, op. cit.*, vol. 2, p. 1239 ; trad. vol. 23, p. 187.

73. *Ibid.*, vol. 2, p. 1583-1584 ; trad. vol. 25, p. 120-121.

74. *Ibid.*, vol. 2, p. 1484 ; trad. vol. 25, p. 20-21, *sub* 106h/724-725 : « il était en charge des bateaux [destinés à traverser le fleuve et situés] à Āmul » (*wa-kāna 'alā al-sufun bi-āmul*).

75. *Ibid.*, vol. 2, p. 1767 ; trad. vol. 26, p. 117-118 ; Camille Rhoné-Quer, « Sur les deux rives de l'Amou Darya. L'histoire d'un "ribāṭ fluvial" pré-seldjoukide entre Āmul et Firabr », dans Alexandra Bill, Antoine Borrut, Yann Dejugnat *et al.* (dir.), *Hommage à Christophe Picard*, Paris, Publications de la Sorbonne (à paraître).

met sur le même plan cette nomination et celle de gouverneurs en charge respectivement de Samarcande, du Chach ou encore du *kharāj*. Abū Muslim lui aussi, dans les années 750, dispose d'un gouverneur (al-Ḥasan b. Junayd) dans cette localité, auquel il confie un prisonnier politique⁷⁶. Les gués sont étroitement surveillés lorsque les rébellions se multiplient, par exemple lors de la révolte en 135h/752-753 de Ziyād b. Šāliḥ⁷⁷, gouverneur de Boukhara et de Sogdiane, contre Abū Muslim, qui l'avait pourtant nommé quelques années auparavant⁷⁸ : à cette occasion, Abū Muslim ordonne de sécuriser le contrôle de la forteresse et des bateaux de Tirmidh pour éviter qu'ils ne tombent aux mains du rebelle⁷⁹.

À travers ces exemples émergent plusieurs figures relevant du système califal. Aux gouverneurs impériaux est parfois confiée une vaste province telle que le Khorassan ou le Mā warā' an-nahr, Ṭabarī évoquant de manière laconique ce processus de délégation : « En Ramaḍān [261h/9 juin-8 juillet 875], Naṣr b. Aḥmad b. Asad al-Sāmānī fut nommé gouverneur [*wullā*] des territoires au-delà de la rivière de Balkh ; on lui écrivit une lettre au sujet de ce gouvernement [*kutiba 'ilay-hi bi-wilāyati-hi ḍalika*]⁸⁰. » Parfois, on l'a vu, les gouverneurs reçoivent la responsabilité d'une région ou une localité moins étendue mais aux enjeux stratégiques, telle qu'Āmul, sur la rive gauche de l'Amou Darya. De manière générale, la chronique de Ṭabarī intègre les régions riveraines de ce fleuve dans le modèle centre-périphérie. Les rives des cours d'eau constituent autant de marges que le pouvoir central islamique tient à surveiller, en y installant des hommes censés lui être acquis. La mise en avant de ces dirigeants régionaux, détenteurs d'un pouvoir délégué directement ou indirectement par le calife, témoigne d'une mise en scène du pouvoir impérial souvent déterminé et délimité, entre autres, par une référence à l'Amou Darya. L'exemple le plus frappant est celui du partage des terres orientales entre 'Amr b. al-Layṭ al-Šaffār et Ismā'il b. Aḥmad, lors duquel, d'après Ṭabarī, « [le calife] al-Mu'taḍid [avait envoyé à 'Amr] des robes d'honneur et l'étendard indiquant son nouveau rang de gouverneur [de Transoxiane]⁸¹ ».

76. Ṭabarī, *Tārīḥ*, *op. cit.*, vol. 3, p. 81-82, trad. vol. 27, p. 206, *sub* 135h/752-753.

77. Clifford E. Bosworth, « Ziyād b. Šāliḥ al-Khuzā'i », *EP* (consulté le 24 novembre 2020).

78. Yury Karev, *Samarqand et le Sughd à l'époque 'abbāsside. Histoire politique et sociale*, Paris, Association pour l'avancement des études iraniennes, 2015, chap. 1 ; Yury Karev, « La politique d'Abū Muslim dans le Māwarā'annahr », *Der Islam*, 79, 1, 2002.

79. Ṭabarī, *Tārīḥ*, *op. cit.*, vol. 3, p. 81-82, trad. vol. 27, p. 205.

80. *Ibid.*, vol. 3, p. 1889, trad. (revue par l'autrice) vol. 36, p. 165.

81. *Ibid.*, vol. 3, p. 2194, trad. vol. 38, p. 84, *sub* 287h/900.

Conclusion

La somme monumentale de Ṭabarī donne une vision parcellaire des espaces frontaliers dans le nord-est du *Dār al-Islām*. Rédigée aux IX^e-X^e siècles, cette histoire universelle perpétue la représentation d'une frontière fluviale, héritée de l'Iran préislamique et en partie mythique, qui serait localisée au niveau de l'Amou Darya, et laisse dans l'ombre les autres cours d'eau, en dépit de la réalité des affrontements historiques et de la géographie des frontières externes de l'empire islamique de l'époque du chroniqueur. À la fois espace de confins et seuil, le bassin hydrique est le lieu de la mise en scène de la légitimité politique. En posant, dès le début de son ouvrage, les bases d'un paradigme attribuant à l'Amou Darya le statut itératif de frontière, Ṭabarī se fait aussi le relais d'une conception du bon dirigeant lié à ses sujets par un devoir commun de participation à la protection du territoire contre l'ennemi. Dans la chronique, celui-ci reste largement incarné par les Turks, alors même que les tendances centrifuges du IX^e siècle dressent les musulmans les uns contre les autres sur les rives du fleuve, par excellence un *nahr* dont la réalité géomorphologique et l'horizon mental semblent indépassables.

